

Giuseppe CAMBIANO, *Polis. Histoire d'un modèle politique*, trad. de l'italien par S. Fermigier

Paris, Aubier, coll. Philosophie, 2003, 660 p.

Jean-Philippe Roy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7127>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7127](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7127)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Philippe Roy, « Giuseppe CAMBIANO, *Polis. Histoire d'un modèle politique*, trad. de l'italien par S. Fermigier », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7127> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7127>

Tous droits réservés

verture, retenons trois traits distinctifs du critique, tels qu'ils sont suggérés dans la dernière partie du livre : il est un critique des émissions de télévision, et non de la télévision, qui doit nécessairement se positionner et être un « activateur de curiosité » (p. 171).

Céline Ségur

CREM, université de Metz

Giuseppe CAMBIANO,
Polis. Histoire d'un modèle politique,
trad. de l'italien par S. Fermigier.
Paris, Aubier, coll. Philosophie, 2003, 660 p.

Avec cet ouvrage, Giuseppe Cambiano, Professeur d'histoire et de philosophie à l'université de Turin, nous livre une somme, dans la lignée de son œuvre, vouée à l'antiquité gréco-romaine et au lien séminal qu'elle tisse avec la modernité historique, philosophique et politique européenne. C'est à une savante analyse des héritages et recyclages des représentations du modèle athénien, aux brouillages opérés par celles de Rome, Sparte puis de Venise, dans les philosophies modernes, de Machiavel à Smith, que nous invite l'auteur. Véritable efflorescence de connaissances, cet ouvrage autorise plusieurs lectures. D'abord, celle que son plan – chronologique – suit, mais que l'auteur qualifie, interprète et analyse, comme des moments, couches successives qui sédimentent notre rapport problématique au modèle de la *Polis*. On peut y lire aussi la progression d'enjeux qui vont profondément façonner la pensée politique moderne : l'émergence de la Nation, comme nouvelle forme de cadre politique et géo-social, face au développement dans d'autres cadres – familiers de l'auteur – des Républiques des cités-États (Venise ou Florence). On peut y lire aussi, notamment chez des auteurs comme Ferguson, la fascination pour Sparte et, d'une certaine façon, pour la rationalisation et un certain ordre. Autre entrée, peut-être la thèse centrale de l'ouvrage : l'écran romain aurait contribué à estomper la force du modèle grec, un peu comme si l'*Urbs*, archétype politique à vocation universelle – et de ce fait, aux pratiques géopolitiques quelque peu impérialistes – avait contribué à un certain refoulement du référentiel athénien. Un fil conducteur

servirait ainsi de lien à cette relation-fascination intime chez les philosophes de la politique : l'héritage chrétien, cordon ombilical qui relirait les contextes politiques et intellectuels italiens, français, mais aussi anglais, à Rome.

L'aspect le plus stimulant de l'ouvrage est le pari qu'il réussit : après l'avoir lu, on ne pourra plus prétendre à une explication unique et simplificatrice de la relation entre la modernité politique et les modèles antiques. Complexité, conjoncture et surgissement d'enjeux semblent gouverner les questionnements et références des auteurs les plus canoniques de la pensée politique. Mais l'aspect le plus fort réside dans son interprétation qui fait du modèle grec une source médiatisée par la philosophie naissant avec lui, et notamment Aristote et Platon, alors que le rapport à Rome semble une relation directe au phénomène de puissance sociopolitique. Bien qu'il ne le cite pas, la proximité de cette thèse avec la philosophie de Cornélius Castoriadis (*Sujet et vérité dans le monde social-historique. Séminaires 1986-1987. La création humaine I*, Paris, Éd. du Seuil, 2002 ; *Sur Le Politique de Platon*, Paris, Éd. du Seuil, 1999) est frappante. Comme en écho aux thèses du philosophe des sociétés autonomes, on assiste à la démonstration qui fait d'Athènes une sorte de creuset politique, fondateur, mais aux effets médiats. Les cités-États tenteront d'inventer leur supériorité ou d'y faire croire (Venise et dans une moindre mesure Florence). Les nations modernes seront vite confrontées à l'enjeu que Rousseau finira de théoriser : la limite rencontrée par l'*Agora* quand le cadre politique est celui d'une vaste Nation et donc d'une population de grande taille ; mais, la question nodale – qui suscite des réponses différentes chez les deux philosophes centraux de la Grèce antique – celle du « bon gouvernement » ne cesse pas de tarauder leurs héritiers successifs. Au fond, peut-être est-ce là que Giuseppe Cambiano veut nous emmener : il situe l'héritage et l'actualité de la *Polis* dans l'émergence qu'elle a suscité d'une véritable question universelle. Et c'est celle-ci qui générera les formes modernes du questionnement de la philosophie politique confrontée aux enjeux contemporains des auteurs qui en tissent la

trame : Machiavel et la question pratique du bien gouverner, Bodin et l'égalitarisme, Montaigne et les guerres civiles, Montesquieu et la vertu. Parallèlement, on assiste avec un éclairage synchronique d'une étonnante limpidité, au clignotement de la question de la République qui apparaît comme une préoccupation d'une brûlante actualité ponctuelle d'abord dans le moment florentin des Médicis, puis dans le moment anglais et hollandais analysé par Hobbes après la chute de Charles I^{er}. Mais, si le concept de « moment » semble correspondre à la succession d'apparitions puis d'oublis de la question républicaine, il y a aussi dans l'ouvrage comme un contrepoint implicite : la quasi permanence de la question démocratique, probable fil rouge de cet héritage de la *Polis* dans la modernité.

Dernier point notable qu'il faut citer : l'ultime chapitre, consacré à l'intérêt de Adam Smith, Adam Ferguson ou James Steuart pour l'économie antique, apparaît comme une préfiguration d'une autre étape de la philosophie politique (qui générera d'ailleurs aussi une fondation disciplinaire essentielle : la sociologie elle-même) : l'ouvrage de Max Weber *Économie et société dans le monde antique* (Paris, Éd. La Découverte, 1998). Comment ne pas voir dans ce dernier chapitre l'amorce d'une histoire des prolégomènes de la légale rationalité dans sa relation, profonde, au contexte antique ? Enfin et surtout, il est possible aussi de lire cette histoire du questionnement de la philosophie politique dans la modernité en faisant un pas de côté communicationnel. Ce long travail de gestion de l'héritage antique et de sophistication progressive des enjeux philosophiques du gouvernement des Hommes n'est-elle pas une interrogation sur l'élaboration d'un cadre idéal de communication politique : celui du bien parler, du bien débiter, des conditions de l'amélioration performative du discours politique ?

À cet effet, et même si la critique a, face à une telle œuvre, un caractère un peu déplacé, il pourrait être utile de lire cet ouvrage en constituant par ailleurs quelques buttes témoins. En effet, l'analyse de sociétés marquées fondamentalement

par le luthéranisme, notamment les pays scandinaves, pourrait être utile. Il en est ainsi des réflexions de Tocqueville sur les sociétés consensuelles, ou des travaux de Bertrand Badie et Pierre Birbaume sur les liens entre formes de l'État et culture religieuse dominante (*Sociologie de l'État*, Paris, Grasset, 1979).

Jean-Philippe Roy
CEDP, université de Tours

Jean CAUNE, Bernadette DUFRENE, dirs,
Médiations du corps.

Grenoble, Université Stendhal-Grenoble3-
Gresec/Université Pierre Mendès-France-
IUT2-Département
Information-Communication, 2002, 192 p.

Médiations du corps rassemble les actes du colloque éponyme organisé en novembre 2000 par l'université de Grenoble 3 (Gresec) et le département Information-Communication de l'Université Pierre Mendès-France (IUT2). Comme l'annoncent Jean Caune et Bernadette Dufrene dans leurs introductions respectives (« Tout vient du corps », p. 7 ; « La place du corps dans les SIC », p. 11), ce colloque s'appuie sur la problématique suivante : d'une part, notre corps conditionne la perception du monde extérieur et la relation aux autres, puisque ces derniers se fondent en partie sur les attitudes et les gestes pour saisir sentiments et affects (« corps médiant ») ; mais, d'autre part, cette médiation est déterminée par une culture spécifique du corps, par des idéologies, valeurs ou normes variables selon les groupes et les sociétés (« corps médié »). Retraçant l'évolution des discours sur le corps, Jean Caune insiste sur le basculement des années 70, où l'on abandonne une conception longtemps ancrée et toute platonicienne du corps en tant que « tombeau de l'âme » pour promouvoir dans tous les domaines – art, publicité, mode, formation, etc. – l'expressivité corporelle, jugée indispensable à l'épanouissement de soi. Pour sa part, Bernadette Dufrene souligne le caractère paradoxal d'un tel sujet de recherche dans un contexte scientifique peu soucieux de corporéité, privilégiant les technologies de l'information et de la communication. Elle rappelle l'un des objectifs majeurs de ce colloque : vérifier si les